

Le paradoxe et ses rapports avec les problèmes humains

Jean-Curt Keller



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/leportique/469>

DOI : [10.4000/leportique.469](https://doi.org/10.4000/leportique.469)

ISSN : 1777-5280

Éditeur

Association "Les Amis du Portique"

Référence électronique

Jean-Curt Keller, « Le paradoxe et ses rapports avec les problèmes humains », *Le Portique* [En ligne], Archives des Cahiers de la recherche, mis en ligne le 15 avril 2005, consulté le 27 août 2022. URL : <http://journals.openedition.org/leportique/469> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/leportique.469>

Ce document a été généré automatiquement le 27 août 2022.

Tous droits réservés

Le paradoxe et ses rapports avec les problèmes humains

Jean-Curt Keller

Le non-être n'est pas. Car si le non-être est,
il est à la fois et ne sera pas.
Car dans la mesure où il n'est pas pensé
comme être, il ne sera pas,
mais dans la mesure où il est non-être,
il sera à nouveau.

Gorgias

- 1 Pour le sens commun, le paradoxe apparaît souvent comme un aimable jeu de l'esprit. Il se présente dans des énoncés contradictoires, où une devinette habilement dissimulée n'a d'autre but que de surprendre le destinataire. Cela le relègue au rang de distraction sans portée. Pour d'autres, le paradoxe est un objet d'étude en soi, qui questionne nos modes de raisonnement, qui met à l'épreuve nos théories et ce, non seulement dans les systèmes formels, mais dans de nombreux domaines de notre savoir. De ce point de vue, son étude relève, au-delà de la logique, de la philosophie de la connaissance.
- 2 Il est aussi attribué au paradoxe un autre rôle, souvent méconnu. Ses effets sur la persistance des problèmes humains pourraient conduire à de graves troubles de la personnalité. Par bonheur, employé à bon escient dans un contexte approprié, il deviendrait, *simila similibus curantur*, un efficace facteur de rétablissement. C'est le point que nous voudrions développer ici.
- 3 Naïvement, il est courant d'associer les troubles de la personnalité à la perte de quelque chose relevant du bon sens ou de la raison. Très tôt, les penchants manifestés par certains, à se comporter de façon inexplicable ont été qualifiés de « maladie de l'âme ». L'âme souffre donc, comme le corps. Et si l'étude de l'une ressortit à la philosophie, le traitement de l'autre relève de la médecine. À qui appartient-elle ? *L'Histoire des maladies mentales*¹ se nourrit de cette controverse qu'a éclairée Foucault de la manière que l'on connaît. Observons au préalable que la psychopathologie distingue l'organogénèse de la psycho-sociogénèse des troubles humains. De ce point de vue, les

maladies d'origine organique, mentales ou non, font l'objet d'un traitement médical. Les autres troubles, d'ordre psychologique et social, sont considérées comme accessibles à une psychothérapie, donc à une interaction où se prend une parole. C'est bien entendu de ces dernières qu'il s'agit, ici. Les troubles de l'esprit sont le propre de l'homme. La langue est le propre de l'homme. Et si un usage inadéquat de la parole pouvait conduire à la confusion ?

4 Aucune perception ne laisse représenter un non-être. Or, « le fondement ontologique de la pensée de Parménide est simple : l'être est, le non-être n'est pas », (Huisman). Le non-être n'est pas, s'il est et s'il est, il n'est pas. Ne serions-nous pas là en présence d'un paradoxe paradigmatique : une chose est si et seulement si elle n'est pas ?

5 Nous proposons au lecteur d'examiner de plus près le paradoxe et de discerner ceux qui sont peut-être à l'œuvre dans les problèmes humains. Les antinomies nous conduiront de la théorie des ensembles à la théorie des niveaux de langage. Le paradoxe sémantique nous amènera au paradoxe pragmatique, aux troubles humains et à de possibles perspectives de traitement.

1. Définition et typologie des paradoxes

6 Le paradoxe (en grec *paradoxos*) désigne *ce qui va à l'encontre de l'opinion communément admise*. Avant tout *de nature logique*², le paradoxe repose sur des prémisses vraies et conduit, par un raisonnement valide, à des conclusions contradictoires. Adoptant une typologie due à Watzlawick³, nous distinguerons les antinomies, les paradoxes sémantiques et les paradoxes pragmatiques.

7 Les antinomies, ou paradoxes logiques, apparaissent dans les systèmes formels logico-mathématiques et fournissent la trame théorique de l'analyse des autres paradoxes. Les paradoxes sémantiques (Chwistek, 1937) sont des définitions paradoxales. Peuvent s'y rattacher les paradoxes de l'infini (Zénon) et les paradoxes visuels. Les paradoxes pragmatiques sont ceux qui, selon la théorie de Palo Alto, assurent la persistance du trouble. On en distingue la forme injonctive de la forme prédictive. Nous verrons que ce qui différencie le paradoxe pragmatique du paradoxe sémantique est le contexte : ce en quoi la situation, ses enjeux et ses conséquences immédiates exercent une contrainte sur les partenaires dans l'échange.

8 Commençons par trois exemples.

9 • De Consuelo Casula⁴ : À l'élève qui cherchait désespérément à imiter son maître, le maître est apparu en songe pour lui dire : « Fais comme moi, je n'ai jamais imité personne ! »

10 • Le paradoxe de la *croiance*⁵ résulte de l'absence de distinction faite entre les énoncés « *il pleut* » et « *je crois qu'il pleut* ». Ross et les linguistes générativistes considèrent que ces énoncés sont équivalents car ils ont la « même structure profonde ». Boer et Lycan réfutent l'hypothèse performative de Ross qu'ils qualifient de *performadoxe* : si le locuteur dit « je dis qu'il pleut », ce qu'il dit est vrai indépendamment du fait qu'il pleuve. Pour vérifier si la proposition « il pleut » est vraie ou fausse, il suffit de regarder par la fenêtre. Pour vérifier « il a dit qu'il pleut », il y a lieu de réécouter l'enregistrement de la conversation.

11 • Laing⁶ présente des situations dont il a été le témoin dans sa pratique de psychiatre et de thérapeute et qu'il qualifie d'*impasses* et de *cercles vicieux*.

12 « J'ai mal à la tête à force d'essayer de t'empêcher de me donner la migraine ».

13 Intéressent le thérapeute les théories qui permettent d'analyser la structure des paradoxes, en vue d'aider la personne qui s'y est emprisonnée à sortir du cercle vicieux, comme la mouche de Wittgenstein de la bouteille à mouches. En affirmant : « *Les antinomies sont des énigmes qui touchent la grammaire de notre langage* »⁷, Vidal-Rosset opère une distinction entre *ce qui peut mettre en cause les rapports de notre langage au monde*, lesquels ne sont pas affectés par le paradoxe, et ce qui, en déformant l'infrastructure du langage, menace d'incohérence les théories à l'aide desquelles nous tentons de rendre compte de ce qui se passe autour de nous.

2. Antinomies : de la théorie des ensembles à la théorie des niveaux de langage

14 On sait que l'édification de la théorie des ensembles a été jalonnée d'antinomies et de réponses axiomatiques pour les éviter. Frege achevait son ouvrage sur les fondements de l'arithmétique, lorsque Russell lui fit part, en 1902, de l'antimie suivante : « *Considérons l'ensemble E des ensembles qui ne sont pas des éléments d'eux-mêmes. E est-il un élément de lui-même ? S'il l'est, il devra posséder la caractéristique de ses éléments et donc n'être pas un élément de lui-même. S'il ne l'est pas, il vérifie la condition d'auto-appartenance et est donc un élément de lui-même* ». Coup de tonnerre dans le ciel serein des logiciens, l'antimie de Russell donne lieu à de nombreux travaux en vue de la résolution des paradoxes ensemblistes.

15 En 1903, Russell lui-même esquisse une théorie *simple* des types, qu'il développe sous l'appellation « *théorie des types* », dans un article de mai 1910, repris dans l'introduction des *Principia mathematica* (1913).

16 « Le paradoxe résulte d'une sorte de cercle vicieux né de la supposition qu'une collection d'objets peut contenir des membres qui ne peuvent être définis que par le moyen de la collection toute entière ».

17 La théorie des types définit une règle de construction des ensembles qui évite les antinomies. À partir d'un « niveau zéro » d'éléments qui ne seront jamais des ensembles, on bâtit des ensembles d'éléments, puis des ensembles d'ensembles, puis des ensembles d'ensembles d'ensembles, ainsi hiérarchisés. Les objets de la logique sont de type d'ordre 0 ; les propriétés de ces objets sont de type d'ordre 1 ; les propriétés des propriétés sont de type d'ordre 2 et ainsi de suite. Une règle permet de former des assertions exemptes d'antinomies. Une assertion 'F(x)' est bien formée si l'argument x étant de type d'ordre n, la fonction F est de type d'ordre n+1. La théorie des types résout ainsi le paradoxe de Russell. Elle a toutefois « *des conséquences peu naturelles et peu pratiques [...] qui nécessitent constamment des manœuvres [...] pour rétablir les liens ainsi rompus* »⁸.

18 La *théorie formalisée des ensembles* (Zermelo, 1908 ; Fraenkel, 1922), complétée par « l'axiome du choix » de John von Neumann, sera connue sous l'appellation « ZFC ». Plus près de nous, une nouvelle étape est franchie avec la notion d'ensembles *antifondés* ou *hyperensembles* pouvant être membres d'eux-mêmes⁹.

3. Paradoxes sémantiques

19 Vidal-Rosset attribue l'origine des paradoxes sémantiques à « l'autoréférence ainsi qu'à un usage non régulé des concepts de vérité et de fausseté ». Le plus célèbre exemple des paradoxes sémantiques est, après le *Menteur*, le *Barbier*, présenté par Russell en 1918 :

20 *Dans son village, un barbier rase tous les hommes qui ne se rasent pas eux-mêmes et seulement ceux-là. Qui rase le barbier ?*

- 21 Pour Quine, ce paradoxe constitue une preuve valide *a contrario* de l'impossibilité de l'existence du barbier. Le paradoxe du barbier n'est qu'apparemment du type « définition d'un ensemble d'objet à partir d'un prédicat *qui présuppose* l'ensemble », mais cache un sophisme. Il est instructif de comparer sa structure à celle de cette délicieuse boutade de Groucho Marx :
- 22 « *Je ne supporterais pas de faire partie d'un club qui m'accepterait comme membre.* »
- 23 La définition de l'ensemble des clubs qu'il propose est autoréférentielle et l'analyse se fait de la même manière. Les éléments constitutifs d'une structure commune aux paradoxes du barbier et du club peuvent se mettre à jour : à deux propositions consistantes, « dans un ensemble, les éléments ont soit la qualité a, soit la qualité non-a », et « dans le même ensemble, les éléments ont soit la qualité b, soit la qualité non-b », on ajoute une règle concernant un élément, telle que, d'une part, l'existence simultanée de l'élément et de la règle soit impossible et que, d'autre part, cette impossibilité soit masquée, de sorte que ne paraisse envisageable que l'existence ou l'inexistence de l'élément, conduisant à « si l'élément existe, alors, il n'existe pas ».
- 24 Le plus illustre des paradoxes sémantiques est celui du menteur, dont la formulation d'origine était : on demande à un menteur s'il ment lorsqu'il répond à la question « es-tu en train de mentir ? » S'il répond « oui, je mens », il ne ment pas, puisque, se déclarant menteur, ce qu'il est, il dit de toute évidence la vérité. S'il répond « je ne mens pas », il ment. Diogène Laërce rapporte qu'il fut imaginé par Eubulibe de Millet et prêté à Épiménide disant « je mens ». Le Menteur a fait l'objet d'innombrables tentatives de résolution, dont l'examen est fort instructif.
- 25 Aristote a associé le paradoxe du menteur à celui du parjure, avec lequel il présente une analogie de structure : *celui qui a juré de se parjurer, en se parjurant, tient son serment sur ce point précis, mais pas absolument.*
- 26 Au XVI^e siècle, Buridan reformule le paradoxe ainsi, lui donnant une clarté nouvelle et une dimension interactionnelle : *Platon dit : « ce que dit Socrate est vrai » ; Socrate dit : « ce que dit Platon est faux ».* Dès le XIV^e siècle, cependant, les logiciens tiennent compte de la *structure autoréférentielle* du message. Albert de Saxe et Guillaume d'Occam soutiennent qu'on n'a pas le droit de substituer à la totalité d'une proposition l'une de ses parties, pour signifier la totalité de ce dont elle fait partie (Ô Russell !).
- 27 À l'époque contemporaine, la théorie des types attribue l'origine du *Menteur* au cercle vicieux issu de l'absence de distinction entre les niveaux du discours. Ce paradoxe est du type « cette affirmation est fausse ». Il opère comme un syllogisme formé d'une majeure de niveau 1 « je dis "A" » et d'une mineure de niveau 0 « "A" dit que "je" ment », la conclusion étant indécidable. Une autre suggestion de Russell sera développée par Tarski. Elle concerne les valeurs *vrai* et *faux* que l'on peut attribuer à des propositions. Ces valeurs sont susceptibles d'être hiérarchiquement ordonnées. Tarski démontre qu'il est impossible de construire une définition formelle de la vérité « *quand l'ordre du métalangage est égal à l'ordre du langage lui-même* ».
- 28 Saul Kripke conteste que « vrai » puisse être hiérarchisé en « vrai-zéro », « vrai-un », « vrai-deux », etc. Il prend pour exemple des assertions comme « B dit : "tout ce que dit A au sujet de X est faux !" » et « A dit : "tout ce que dit B au sujet de X est faux !" » et constate que l'analyse métalinguistique rend impossible à chacun des deux locuteurs de déterminer le niveau adéquat de vérité des affirmations de l'autre.
- 29 Pour Nicholas Faletta ¹⁰, le menteur est peut-être insoluble.

30 Nous laisserons sur le sujet le dernier mot à Kurt Gödel, car il élargit le propos aux théories :

31 « *Un modèle arithmétique de l'analyse (modèle arithmétique de second ordre) n'est en effet rien d'autre qu'une relation d'appartenance satisfaisant l'axiome de compréhension suivant : il existe un nombre n tel que pour tout nombre x , si x est un élément de n , alors la propriété $f(x)$ est vraie et vice versa. Quand on remplace $f(x)$ par " $f(x)$ est démontrable", une telle relation est facile à définir. Donc si les termes vérité et démontrabilité étaient équivalents, nous aurions atteint notre but. Il découle cependant de la solution correcte des paradoxes sémantiques, que la "vérité" des propositions d'un langage ne pourra jamais s'exprimer dans le même langage, contrairement à la démontrabilité. Par conséquent vrai est différent de démontrable » ¹¹.*

4. Le paradoxe pragmatique, les troubles humains et leur traitement

32 Le paradoxe sémantique semble indépendant du mode de conjugaison du verbe. Que quelqu'un demande « qui rase le barbier, lorsque... ? », ou que le barbier se dise à lui-même « ne rase que les personnes qui... ! », ne change rien au caractère paradoxal de l'énoncé. Par contre, si un paradoxe apparaît dans une interaction, il prend une dimension pragmatique. Nous voulons parler de « la pragmatique de la communication humaine » dont l'objet est l'étude des effets réciproques de la communication et des comportements humains. Reichenbach ¹² présente le paradoxe du barbier sous la forme injonctive suivante : « *le capitaine ordonne au barbier de la compagnie de raser tous les hommes qui ne se rasent pas eux-mêmes et seulement ceux-là* ». La situation du barbier est délicate : s'il se rase lui-même, il rase quelqu'un qui se rase lui-même et désobéit. S'il ne se rase pas lui-même, il désobéit aussi. Il est, en outre, dans une relation vitale pour lui, avec son capitaine et dans l'impossibilité de mettre en cause l'ordre donné, quel que soit son caractère absurde. Sa position est intenable. Les données interactionnelles de la situation confèrent au paradoxe son caractère pragmatique.

33 On distingue deux formes sous lesquelles peut se présenter le paradoxe pragmatique : l'injonction paradoxale, et la prévision paradoxale.

34 Dans la vie quotidienne, les exemples d'*injonctions paradoxales* sont abondants : « Pense à éviter de penser à ce qui te fait peur ! », « Presse ton conjoint de questions pour le tirer de l'inexplicable mutisme dans lequel il se réfugie ! »

35 La prévision paradoxale conduit à l'*illusion de choix possible*. Un maître Zen demande à son disciple, en agitant le bâton sous ses yeux : « Si tu me dis que ceci est un bâton, je te frappe ! Si tu me dis que ce n'est pas un bâton, je te frappe ! Que me réponds-tu ? »

36 Cette situation repose sur la prémisse implicite : « tu n'as d'autre choix que celui de l'alternative que je te propose ». Or, au niveau supérieur, il y a « choisir ou ne pas choisir ».

37 La structure logique de l'illusion de choix englobe celle du dilemme. Chacun connaît le dilemme d'Aristote (Protreptique) : « Ou bien, il faut philosopher, ou bien, il ne faut pas philosopher ; or, pour savoir s'il faut philosopher, il faut philosopher et pour savoir s'il ne faut pas philosopher, il faut philosopher ; conclusion : il faut philosopher ». À nouveau, il nous faut observer que l'entrée dans la bouteille à mouche du dilemme « ou bien... ou bien » repose sur la prémisse implicite « il est nécessaire de savoir s'il faut ou non philosopher ». Or, cette question, comme les énoncés qui la suivent, a une structure paradoxale, puisqu'englobant son contraire : se demander s'il faut ou non philosopher appartient déjà à la philosophie.

- 38 « Si tu veux comprendre, apprends à agir ! », nous intime Förster par son impératif esthétique. Pour *connaître* le paradoxe, construisons-le. Pour cela, considérons la proposition « Tout A est B ». Elle entraîne : si B est vrai, A est vrai. Il suffit alors de poser « A = “B est faux” » pour obtenir un joli paradoxe.
- 39 Quelques paradoxes :
- 40 • Je n’aime pas avoir peur ; je dois éviter ce qui fait peur ; quand je pense à ce qui me fait peur, j’ai peur ;
- 41 *je dois me rappeler d’éviter de penser à ce qui me fait peur.*
- 42 • Une représentation du menteur, par Bateson :
- 43 Tout ce qui est inscrit dans ce cadre est faux.
- 44 • Ses tentatives de réfutation de mes soupçons sont autant de preuves de son infidélité. J’essaie pourtant du mieux que je peux d’avoir confiance en elle.
- 45 • Je voudrais être heureuse à satisfaire mon mari.
- 46 • Pour que je sois bien, il faut que personne ne souffre de me voir mal, alors je cache ce qui va mal chez moi. Si je ne peux rien dire de ce qui va mal chez moi, je ne suis pas bien. Pourtant, tout le monde me dit que j’ai tout pour être heureuse.
- 47 Dès les années 1950, l’équipe Bateson ¹³ avait identifié un phénomène paradoxal auquel elle avait donné l’appellation « double contrainte ». Le schéma en est le suivant : une personne P est engagée avec une autre, A, dans une relation qui a une importance vitale pour elle. A émet de façon récurrente des messages paradoxaux. Si P ne peut ni échapper à la situation ni métacommuniquer elle est prise dans une double contrainte.
- 48 La version du *Barbier* de Reichenbach est typique de la double contrainte. L’exemple suivant, de Bateson, est paradigmatique. Une mère supporte mal la relation avec son enfant. Elle n’accepte pas chez elle le fait qu’elle ne supporte pas cette relation et se sent coupable de ne pas aimer son enfant. En résultent les interactions qui suivent. Quand l’enfant s’approche de sa mère, il déclenche chez elle une réaction de rejet non verbalisée ; tout en lui disant qu’elle l’aime, la mère manifeste une gêne physique. L’enfant souhaiterait être porté par sa mère ; il sent qu’elle n’y tient pas et répond par un éloignement. La mère interprète cela comme une condamnation et, pour y échapper, fait croire à son fils que c’est lui qui ne veut pas venir dans ses bras. Le fils réprime alors ses premières impressions de rejet et vient dans les bras de sa mère, ce qui déclenche la situation de rejet, etc.
- 49 Le paradoxe dit « de l’aide imposée » a fait l’objet d’une analyse de Wittezaele ¹⁴.
- 50 1. Expression d’un malaise dans un système réglementé : l’institution est confrontée à un problème dans la mesure où l’un de ses membres ne respecte pas une norme du système.
- 51 2. Attribution de l’écart à une lacune psychologique de son auteur. Implicite : toute personne normale a envie de respecter la norme ; si elle ne la respecte pas, c’est qu’elle a un problème ; si elle ne perçoit pas ce problème, il est nécessaire de lui en faire prendre conscience. Premier paradoxe : on souhaite responsabiliser la personne en sous-entendant qu’elle a un problème qu’elle ignore et dont elle ne peut pas être considérée comme responsable.

- 52 3. Pour éviter d'imposer le traitement, donc d'endosser la responsabilité de l'action corrective on sollicite sa collaboration. Deuxième paradoxe : « ayez envie d'aller où nous voulons vous conduire : vous soigner ».
- 53 4. Le psychologue se trouve confronté à une situation de tromperie réciproque : « je suis ici pour vous aider. Pour cela, il faut que vous me demandiez de l'aide. Je ne peux vous forcer à être demandeur, donc le mieux serait que nous fassions comme si vous l'étiez, mais sans me le dire ». Les thérapies prescrites aux pervers sous la forme d'une « peine assortie d'une obligation de soins » relèvent de la même logique.
- 54 Les chercheurs du Brief Therapy Center du Mental Research Institute de Palo Alto ont établi une typologie d'injonctions autoréférentielles et interactionnelles, comprenant cinq types¹⁵ :
- 55 1°. Premier type : « ne sois pas ainsi ! ». La personne tente de se contraindre à faire ce qui ne peut survenir que spontanément. Dans l'interaction, l'injonction peut être renforcée par un tiers. Cette injonction peut concerner le fonctionnement corporel, les actes répétitifs, les blocages, les pensées récurrentes et l'humeur.
- 56 2°. Deuxième type : « n'aie pas peur ! », qui conduit à « n'oublie pas d'éviter de penser à ce qui te fait peur ! » La personne tente de surmonter la crainte d'un événement en développant des conduites d'évitement.
- 57 3°. Le troisième type est « ne me traite pas comme si j'étais en position d'infériorité ! » Il concerne des situations d'interaction dans lesquelles une personne tente de parvenir à un accord *dans* le conflit. La personne fait pression sur l'autre pour qu'elle accepte de se comporter selon son désir. Les conflits de couple, les conflits du domaine de l'éducation, en particulier des adolescents, et les conflits du travail relèvent souvent de ce type. L'analyse métalinguistique de Kripke est la clé de ce genre de problème.
- 58 4°. Le quatrième type est « je voudrais que tu veuilles faire cela ! » La personne tente d'obtenir de l'autre ce qu'elle veut sans avoir à le lui demander directement. Ici, le lecteur aura reconnu le performadoxe : « mon garçon, je veux que tu travailles » et « mon garçon, je veux que tu aies envie de travailler ».
- 59 5°. Le cinquième type d'injonction est « ta défense prouve ta faute ». Toute tentative de se défendre par la personne mise en cause confirme les soupçons de son accusateur. Cette situation éminemment interactionnelle se rencontre dans les groupes où peuvent flotter des soupçons de jalousie.
- 60 « Prudence ! Ce n'est pas parce que vous êtes paranoïaque qu'il n'existe personne pour vouloir votre peau ! » fait remarquer l'avisé thérapeute. Si ceci était un paradoxe thérapeutique, le contre-paradoxe serait l'antidote du paradoxe.
- 61 Dans ce cas, quelques jalons dans de possibles directions thérapeutiques pourraient être :
- 62 – Vous êtes terrorisé à la pensée de prendre l'avion ? Je vous comprends : il y a de nombreux avions qui s'écrasent. (Cet énoncé est paradoxalement rassurant).
- 63 – Vous n'arrivez pas à vous empêcher de penser à votre travail lorsque vous rentrez chez vous et cela vous mine ? Il faut, à mon avis, déposer tout cela, pour vous soulager. Prenez donc un quart d'heure chaque soir pour soigneusement tout ce qui vous préoccupe (confrontation paradoxale).
- 64 – Vous me dites que vous essayez, sans y parvenir, de vous arrêter de fumer depuis plusieurs années. Je pense que vous devez avoir de bonnes raisons pour cela. Je vous

suggère de réfléchir aux *inconvenients* qu'il pourrait y avoir pour vous à vous arrêter de fumer.

- 65 – Vous voulez vous débarrasser de votre peur de prendre le volant ? Imaginer le pire vous prémunira contre l'inimaginable. Pour vous permettre d'évacuer ce trop-plein de peur, vous pourriez penser tous les jours, pendant dix minutes d'horloge, à tout ce qui vous effrayerait si vous conduisiez et au plus terrible qui pourrait se produire.
- 66 – Vous êtes triste et vous ne pouvez pas vous arrêter de pleurer ? Vous avez un amas de tristesse qu'il vous faut purger de manière très progressive. Tous les soirs, vous allez vous forcer à pleurer, pendant..., etc., etc.
- 67 La prescription du comportement non désiré s'explique simplement. Pour aider à atteindre son but une personne qui veut *s'empêcher de faire* quelque chose, une première manière consiste à l'inviter à *maîtriser* son comportement par l'exercice de sa volonté ; la deuxième consiste à l'inviter à *cesser de lutter*. Lorsqu'une personne qui ne cesse de s'enjoindre de se calmer, n'arrive pas à garder son sang-froid malgré ses efforts et si elle ne se rend pas compte que c'est en *essayant trop fort* de se calmer qu'elle empire l'émotion qui la gêne, toute invitation à se calmer accroît le mal-être. Le thérapeute qui perçoit cela oriente la personne vers *l'arrêt de la lutte*. Pour amener quelqu'un à cesser de *lutter contre le désir d'arrêter* un acte, le plus efficace est paradoxalement de lui prescrire l'acte. Cesser de vouloir arrêter, c'est continuer. Donc, continuer, c'est *vouloir faire*.
- 68 La personne est donc invitée à faire l'expérience que vouloir délibérément réaliser cet acte conduit à sa disparition.
- 69 Après examen sommaire du rôle attribuable au paradoxe dans le maintien et la résolution de certains troubles, nous nous garderions d'avancer que cela puisse constituer une méthode thérapeutique universelle. Nous recommanderions toutefois aux psychothérapeutes d'être attentifs aux énoncés paradoxaux susceptibles de surgir dans le discours de leurs patients. De « *changez-moi sans me changer !* » qui serait la thématique de la résistance, le « *n'allez pas trop vite !* » serait le contre-feu paradoxal. Cette recommandation, nous l'étendrions volontiers à toute personne amenée à conduire un entretien d'explicitation se traduisant par une analyse, un jugement et une aide. Nous sommes tous susceptibles de nous trouver confrontés à la confusion plus ou moins apparente dans le discours d'un interlocuteur et de nous y laisser nous-mêmes prendre. Nous intéresser au paradoxe, c'est nous prémunir contre lui. Faisons-le avec prudence.

NOTES

- 1.. Michel COLLÉE et Claude QUÉTEL, *Histoire des maladies mentales*, Paris, PUF, 1994.
- 2.. Joseph VIDAL-ROSSET, *Qu'est-ce qu'un paradoxe ?*, Paris, Vrin, 2004, p. 9, p. 11, p. 26, p. 49.

- 3.. Paul WATZLAWICK, Janet HELMICK BEAVIN, Don D. JACKSON, *Une logique de la communication*, Paris, Seuil, 1972.
 - 4.. Citée par « Paradoxes », www.paradoxes.asso.fr.
 - 5.. Cité par Anne REBOUL, Jacques MOESCHLER, *La Pragmatique aujourd'hui*, Paris, Seuil, 1998, p. 33.
 - 6.. Ronald D. LAING, *Nœuds*, Paris, Stock, 1970, p. 49.
 - 7.. Joseph VIDAL-ROSSET, *Qu'est-ce qu'un paradoxe ?*, *op. cit.*
 - 8.. W.V.O. QUINE, *Du point de vue logique*, Paris, Vrin, 2003, p. 137-138 et p. 123 à 148 et « Nouveaux fondements ».
 - 9.. Jean-Paul DELAHAYE, *Logique, informatique et paradoxes*, Paris, Pour la Science, 1993, p. 156 et p. 130-132.
 - 10.. Nicholas FALETTA, *Le Livre de paradoxes*, Paris, Belfond, 1985, p. 120.
 - 11.. Kurt GÖDEL, « Lettre non publiée », 1960, citée par Gianbruno GUERRERIO, *Gödel*, Paris, Pour la science, Les génies de la science, n° 20, août 2004.
 - 12.. REICHENBACH, *Elements of symbolic logic*, 1947, cité par WATZLAWICK, *op. cit.*
 - 13.. BATESON, JACKSON, HALEY, WEAKLAND, « Vers une théorie de la schizophrénie », publié dans *Behavioural Science*, vol. I, n° 4, 1956, p. 251-264.
 - 14.. Jean-Jacques WITTEZAELE, « Communication et résolution de problèmes à l'école », *Bulletin de psychologie scolaire et d'orientation*, Belgique, n° 2/1997.
 - 15.. Richard FISCH, John WEAKLAND, Lynn SEGAL, *Tactiques de changement*, Paris, Seuil, 1986.
-

RÉSUMÉS

Le paradoxe est communément envisagé comme un jeu de l'esprit ou, au contraire, comme un objet de nature logique. Il possède cependant une fonction, logique, dans le maintien et dans la résolution des troubles humains.

Nous examinons l'antinomie et en présentons des exemples, extraits de l'histoire récente de la théorie des ensembles. Nous montrons les liens entre le paradoxe sémantique et le paradoxe pragmatique. Nous étudions le rôle de l'injonction et de la prévision paradoxales dans le maintien de problèmes humains autoréférentiels et interactionnels. Prenant appui sur la théorie de la communication de Palo Alto, nous suggérons des pistes vers la résolution des problèmes humains.

L'interaction dans les entretiens d'aide est ainsi reconsidérée.

People usually consider paradox as a mind game or, on the contrary, as an object logical in its nature. It has a logical function in the process of persistence and resolution of human disorders.

We study the discrepancy and present examples of it, drawn from the recent history of the set theory. We show the links between semantic and pragmatic paradox. We examine the role of a paradoxical injunction and forecast in the persistence of human problems. Taking support on Palo Alto communication theory, we suggest ways towards the resolution of human problems.

The interactions during assistance talks are to be reconsidered.

AUTEUR

JEAN-CURT KELLER

Jean-Curt Keller, ingénieur forestier, a exercé des responsabilités dans l'environnement et des milieux naturels, a dirigé plusieurs établissements de formation de cadres techniques de ces domaines et a publié plusieurs articles sur la formation.

Thérapeute associé à l'Institut Gregory Bateson de Liège, représentant officiel du *Mental Research Institute de Palo Alto*, il exerce actuellement comme thérapeute dans son cabinet, le Centre de Thérapie Brève de Nancy, à la résolution de problèmes de la communication humaine, des familles, couples et personnes.

Il est doctorant en philosophie de l'éducation, sous la direction de Jean-Paul Resweber.